

Petit corona, grands effets

La crise actuelle met en évidence deux phénomènes interactifs.

Cent mille morts, c'est toujours trop. Je pense à ce propos à la suggestion de qui, pour mesurer l'énormité de la Shoah, conseillait de faire la liste nominative de toutes ses victimes. Donner un nom à des morts, qui plus est assassinés dans des conditions particulièrement innommables, c'est sortir les chiffres aussi monstrueux soient-ils de leur abstraction.

Cent mille morts c'est toujours un de trop lorsqu'il s'agit d'un proche avec qui on a partagé de la vie, des peines, des impossibilités, des espoirs, des joies.

Mais cent mille morts sur 7 milliards d'humains, c'est « peu » surtout quand on pense à tous les morts inconnus, beaucoup plus nombreux, victimes anonymes de crises passées sous les écrans radars. Morts de la faim, morts des conflits lointains je n'en dresserai pas l'impossible et macabre liste, nous en avons tous des exemples en tête.

Et j'ajouterai qu'aucune mort n'annule l'autre, nous ne sommes pas dans un jeu à somme nulle.

Alors d'où provient la singularité du drame que nous vivons, la particularité de cette crise sanitaire qui ébranle à ce point notre monde humain (pour le Covid 19, ni patrie, ni frontière) et qui présente les traits d'une mutation profonde ? Car même si dans la foule qui se presse pour évoquer le monde d'après se glissent évidemment de nombreux défenseurs et « propriétaires » désireux de recycler le monde d'avant...il est évident que nous vivons les prémisses d'un nouveau monde (un vrai nouveau monde).

La singularité de ce drame c'est la mise en avant de l'interaction de systèmes complexes qui fragilisent des équilibres planétaires et les moyens de réguler les désordres et de sortir du chaos provoqué : mondialisation des échanges, interdépendances déséquilibrées, recherche du gain à bas prix.

Un « gros souci » et le monde est au bord du gouffre. L'économie chinoise entravée par la gestion de la crise sanitaire avec ses conséquences sur les processus de production et c'est l'ensemble de la planète qui se prend les pieds dans le tapis.

Ce qui va de pair avec cette réalité, c'est l'incapacité des élites politiques, économiques et sociales à gérer cette complexité. Son cadre de référence trop étroit, financier (pour faire court) idéologique (le libéralisme nouveau totalitarisme et nouvelle religion de l'époque (40 ans au bas mot tout de même..) les rend incapables d'imaginer les basculements nécessaires.

La complexité ne peut pas être « gérée » par de petits groupes, aveuglés par une conception du monde qui les rend stupides et qui plus est, généralement conduite par une vision, bien comprise d'intérêts économiques étroits.

Que nous impose cette réalité ?

La déploration de cette situation est immense, parcourt les réseaux sociaux, et draine peurs et exaspérations.

Ces manifestations légitimes, partagées, d'une rage impuissante et répétée, expression mêlée de nos espoirs et de nos désespérances ne peuvent pas constituer notre seul horizon.

Penser une orientation politique (au sens large de la vie de la cité) qui mette en scène des réponses à ces deux questions étroitement liées, nous engage :

Comment gérer concrètement la complexité en élargissant notre cadre de référence et en prenant en compte l'ensemble des aspects de la réalité ;

Comment prendre la main sur les décisions, les processus à mettre en œuvre, leur conduite et leur contrôle.

De petits groupes limités par leur nombre, leurs limites de « pensée » et le petit enclos de leurs intérêts, ne sont plus en capacité, ne méritent pas de gérer nos affaires, d'une manière qui ne répond plus à nos enjeux quotidiens, à nous les « gens ordinaires » comme disait Orwell.

C'est avec cette orientation qu'il « nous » faut maintenant penser et agir.

Une orientation politique (au sens noble du terme) qui combine engagement de chacun.e, dans une logique de responsabilité, et force du nombre.

A suivre..